



LA CLEF REVIVAL

ARDENT ABORDAGE

ENTRETIEN & PHOTO NATACHA THIÉRY

DEPUIS SEPTEMBRE 2019, LA CLEF, CINÉMA CRÉÉ EN 1973 DANS LE 5^E ARRONDISSEMENT DE PARIS, PUIS FERMÉ, A ÉTÉ RESSUSCITÉ GRÂCE À HOME CINEMA, ASSOCIATION D'UNE CENTAINE DE BÉNÉVOLES SUR QUI A LONGTEMPS PESÉ UNE MENACE D'EXPULSION.

Une centaine d'invités, 20000 spectateurs, 300 projections à prix libre et un procès plus tard, Home cinema persiste à résister à la spéculation immobilière comme aux tentatives de récupération. Ou comment l'inventivité de passionnés désireux de réinventer un lieu vivant, autogéré, et de l'ouvrir à des activités connexes – le Studio 34, atelier de création dans les murs, le fanzine *Kill the darling* –, dessine une alternative plus que jamais désirable avec le lancement d'un rachat participatif qui garantirait enfin son indépendance pérenne.

Comment l'occupation illégale et la naissance de Home cinema ont-elles démarré ?

La création de l'association Home cinema nous a permis, fin septembre 2019, de rouvrir le cinéma. La première projection était *Attica*, de Cinda Firestone. Malgré la peur, on n'avait pas la même pression économique que les autres salles d'art et d'essai. Et nous n'avions rien à perdre. Nous sommes tous bénévoles, et en mode survie. Le lendemain, il y avait une manif de gilets jaunes et une marche climatique : déjà, nous étions en résonance avec des

problématiques sociales très fortes, qui nous protégeaient. La force policière, la propriété privée, etc. nous faisaient basculer dans une autre dimension, qui nous a forcé à nous dépasser avec des propositions inédites dans le milieu culturel dominant.

Quel est le profil des membres de l'association ?

Les premiers membres étaient issus de la culture du squat. Dès la première projection, ceux qui aimaient le cinéma et étaient curieux du milieu alternatif se sont naturellement fédérés, avec

leurs propres connaissances, du côté de la programmation notamment. Puis étudiants et spectateurs divers se sont greffés. Avec, au premier plan, les six assignés (dont la moitié sont des cinéastes) qui pouvaient prendre cher si ça se passait mal. Cette pression juridique a renforcé le soutien de tous. Ainsi, plus on projetait et plus on faisait du bon boulot, plus notre désir de sauver un cinéma associatif pouvait être écouté par la justice. La majorité des membres, aux profils divers, ont entre vingt et trente ans. L'une des vocations politiques de notre combat est de changer l'image stigmatisante des squats. Le terme fait peur, à tort, alors qu'il va avec une vie de quartier et une énergie créatrice. On vient de là, même si notre mode d'action, c'est l'occupation. Et on prend des risques, pour marquer le coup politiquement.

Pendant le premier confinement, La Clef a été l'unique endroit où se déroulait une projection hebdomadaire, à ciel ouvert.

Passée la stupeur, on voulait briser l'inertie, et remplir le vide lié à la suspension des projections, en France et ailleurs. Cette idée du plein air est venue pour les voisins, mais aussi pour émettre, le plus loin possible, un signal de vie. Il fallait que le cœur continue de battre. C'est le nerf du combat : même si nous étions expulsables, il fallait qu'on tente le tout pour le tout.

D'ailleurs, l'accompagnement médiatique est devenu international

Oui. Même si cet accompagnement avait commencé très tôt, il est devenu international. Les articles, avant, étaient assez militants. Là, c'était un soutien plus large. D'ailleurs, il nous a fallu insister sur l'aspect militant, au-delà de l'anecdote du dernier cinéma dans le monde qui continuait de projeter... On a lutté par exemple contre la vision de BFMTV : non, notre activité n'était pas un antidote à la morosité, mais bien occupation illégale et geste politique. Bien sûr, il y avait le risque des interventions de la police, mais notre illégalité nous protégeait malgré tout. En on a une chance extraordinaire, avec notre mur pignon, au carrefour de deux rues. On peut décroquer les murs, faire des trompe-l'œil, dans l'esprit de Magritte... On a trouvé plein de films qui étaient dans cette dialectique-là.

Entre fin août et le confinement, de nombreux réalisateurs vont ont soutenu. Qu'a représenté cet épisode ?

C'était un mode opératoire très stratégique. Avec l'épée de Damoclès du procès, on devait rendre des comptes. On a soigné la programmation, et on s'est servi des films et de ceux qui les font comme d'un bouclier. Mais dès l'automne 2019 et les grèves de la fin de l'année, Lev Kowalski et Laurent Cantet nous avaient soutenus. Des grévistes de la RATP avaient même pris la parole, certains pour la première fois. Ce moment a été très important, et les spectateurs étaient présents. On voulait faire cette démonstration pour la ville de Paris. Récemment, la programmation proposée par Godard dans une « carte blanche » a montré que ce qui est très complexe dans les institutions qui ont bien plus de moyens, est devenu possible, illégalement et bénévolement. Dans ce feu d'artifice, on a prouvé qu'on pouvait organiser une sorte de « festival permanent ».

Justement, quelles cinéphilies sont représentées dans votre programmation ?

Notre programmation plurielle est liée à nos discussions et à la confiance qu'on se fait, ce que ne permettrait pas une structure plus hiérarchisée. Ce qui est beau est qu'il n'y a pas une cinéphilie qui domine les autres. Chacun choisit et partage des films. Avec comme un jeu de cadavre exquis, l'un propose un film, qui fait penser à un autre, et ainsi de suite. Il y a des cycles, « *Voyages en Italie* », cinéma d'arts martiaux, afro-américains ou chiliens, « *Mises en je* », etc. Ce qui est commun est que tous sont à la marge, pas ou peu vus. Nous cherchons finalement à récrire, à partir de nos cinéphilies diverses, toute l'histoire du cinéma, à en écrire une autre. Nous-mêmes sommes spectateurs des films programmés par les autres. C'est un vrai luxe de pouvoir revenir à cet état de spectateurs, et pas de sachants qui savent tout sur tout le cinéma.

Récemment, vous avez lancé le rachat collectif de La Clef pour maintenir votre indépendance.

Oui. On s'est inspiré d'autres lieux alternatifs ou cinémas occupés en Europe. Ce projet vise à lutter contre le rachat par des groupes, qui disent vouloir nous sauver pour mieux nous court-circuiter. Le fond

de dotation, Cinema revival, repose sur l'idée de séparer les notions de propriété et d'usage. Il a pour but de racheter des cinémas en perdition pour les mettre à disposition d'une association qui les gère. Une fois dans la légalité, on peut équilibrer nos activités : rester bénévoles tout en ayant un travail rémunéré à côté. On lance aussi le Studio 34, résidence ouverte aux précaires du cinéma. On fait des pas de côté, avec cet atelier de création, de l'écriture à la projection. Faisons des films !

Dans quelle mesure votre lutte en rejoint-elle d'autres, dans ce contexte si particulier ?

Depuis le début notre combat résonne avec les autres luttes sociales. La LPR (loi de programmation de la recherche) par exemple, qui pénalise toute occupation de fac : il s'agit de supprimer l'héritage de mai 68, dont nous nous revendiquons, car les occupations viennent de là.

Sans parler de la loi dite de « sécurité globale », qui empêche de documenter ce qui se passe.

Oui. Sur le rideau de fer de La Clef il y a le portrait du cinéaste René Vautier. Dans son essai *La caméra citoyenne*, il écrit qu'il ne faut jamais laisser le gouvernement écrire seul l'histoire, mais le faire avec des images, et tout de suite. Cette loi est un coup frontal contre cela.

De quelle forme d'utopie, mais actualisée, La Clef est-elle le nom ?

Elle est bien réelle, cette utopie ! On se bat pour ça. Dès que quelque chose est incarné et porte des idées, et déroge aux lois du marché, on l'appelle utopie. Parce qu'en face, c'est vide de sens, avec des logiques de rentabilité. Il y a attaque contre ce qui nous est cher, et ce qui nous est « *chair* ». Ce n'est pas seulement du courage, c'est notre identité, c'est une nécessité. On se bat pour une cinéphilie vivante, distincte du discours ambiant du patrimoine. La culture n'est pas faite que des morts, il y a aussi plein d'artistes vivants qu'on ne voit pas. Il faut avoir confiance dans un rapport contemporain et sensible aux œuvres. Revendiquer la jeunesse, le désir de faire des films, et la fonction politique de ce geste. Notre pilier, ce sont les échanges humains autour des projections. Ce lieu est plus que jamais nécessaire. On n'en démordra pas. ☺

Pour participer au rachat : <http://laclefrevival.com/sauve-qui-peut-la-clef-presentation>